

# L'Art du peu

## *Généralités*

L'école primaire, dans le but au départ louable d'apprendre aux enfants le vocabulaire et de l'enrichir, leur enseigne qu'il faut toujours, une fois une idée trouvée, la développer, et pour l'exprimer varier le plus possible le registre verbal qui est à leur disposition. Par exemple il faut favoriser ce qu'on appelle la *caractérisation*. Par ce mot on entend tout ce qui précise les choses, les entoure et le délimitant. On peut distinguer la caractérisation lexicale, qui concerne les mots eux-mêmes, le vocabulaire, et la caractérisation par analyse, ou analysante, qui fait intervenir la compréhension intellectuelle des choses, l'esprit leur donnant un sens, ou du moins croyant le leur donner. À la caractérisation lexicale appartient la qualification par qualificatifs ou adjectifs qualificatifs, mais aussi par propositions relatives, par adverbes, etc. À la caractérisation par analyse appartiennent tous les commentaires qu'on peut faire sur ce qu'on énonce, et qui sont sans fin.

[On oppose ordinairement la caractérisation (complexe) à la nomination (simple). Mais c'est oublier que dans cette dernière, par le jeu des hyponymes et des hyperonymes (noms placés soit en dessous soit en dessus dans une même famille sémantique) la nomination elle-même peut choisir de caractériser, ou non – ou plus précisément d'augmenter ou de réduire la caractérisation, comme par un effet de zoom. Ainsi par exemple *arbre* est l'hyponyme de *végétal*, qui généralise, et l'hyperonyme de *platane*, qui caractérise. De même pour *arbuste*, ou *arbrisseau*, par rapport à *arbre*. Je vous laisse ici le soin de dire lequel est plus grand que l'autre ! On voit de toute façon que la nomination elle-même est une forme de caractérisation, et que cette dernière est toujours relative. – Mais cette remarque est accessoire, à côté des problèmes que pose la caractérisation proprement dite.]

Il semble non seulement qu'on ne gagne pas toujours, mais même qu'on puisse perdre à caractériser. Ainsi « *Je t'aime bien* » désole l'amoureux qui se l'entend dire. Il préférerait évidemment un « *Je t'aime* », tout court. L'adverbe ici indique un moins-être, une diminution évidente de la température émotionnelle. Le jeu de la marguerite est inconnu des vrais amants, et dans ce type de cas quand la comparaison entre par la porte, l'amour s'en va par la fenêtre. Pareillement pour l'adjectif. Pour certains au moins, peut-être plus idéalistes, mais chez qui le poids définitionnel du langage est mieux senti, une expression comme « *C'est bon copain* » est moins forte que « *C'est un copain* ». Comprenez ici quelqu'un qui correspond à l'idée ou l'archétype du « *copain* », ce qui s'atteste dans l'esprit quand on prononce ce mot. Pensez à

Diogène se promenant dans les rues d'Athènes en plein jour avec une lanterne allumée, et disant : « *Je cherche un homme* ». Ne pensez pas qu'il eût des mœurs spéciales ! Simplement il voulait dire quelqu'un qui répondît au nom d'homme, qui fût digne du modèle essentiel de l'homme telle qu'il filtre dans le langage et est porté par le nom, hors de toute caractérisation. « *Mauvais homme* », « *Méchant homme* », etc., sont moins forts que le nom lui-même d'« *homme* ». Voyez quand on dit à quelqu'un : « *Tu n'es pas un homme* ». Pourtant homme il le demeure, biologiquement parlant. Mais homme il n'est pas, moralement ou essentiellement, ontologiquement parlant. Même chose pour « *Ma vie n'est pas une vie* ». Il y a là confrontation de plans, celui de la circonstance ou de l'accident aléatoire (« *Ma vie* »), et celui de l'essence, de la définition ou de l'idée éternelle, au sens platonicien (« *une vie* »).

Ce miroitement des plans, ce changement de valeur sémantique opéré à chaque occurrence d'un même mot répété, s'appelle en rhétorique une *antanaclase* (du grec *antanaklasis* : reflet visuel ou écho sonore – l'équivalent latin de ce mot est : *réverbération*). Il faut un peu de subtilité, d'accommodation ou de mise au point mentale, comparable à la mise au point photographique, pour la saisir. Pourtant elle est extrêmement fréquente dans le langage, y compris parlé : « *Une femme est une femme* », « *Paris sera toujours Paris* », « *Rome n'est plus dans Rome* », etc.

L'art du peu ira donc vers le laconisme des noms eux-mêmes, pour les charger ou recharger de tout ce poids définitionnel qu'ils ont pu perdre du fait de la caractérisation, et pour conjurer la chute ontologique qu'elle implique. Je pense à ce que Heidegger dans *L'Être et le Temps* appelle la chute de *l'être* dans *l'étant*. Attention, pour ce dernier mot, ne faites pas de faute d'orthographe ! C'était aussi une idée des anciens gnostiques, sur lesquels je me suis penché, dans mon livre sur l'Évangile selon Thomas, [Une Voix nommée Jésus](#). Vous voyez ici que tout se tient, rhétorique, stylistique, philosophie, religion, etc. En fait l'esprit humain est un, et l'interdisciplinarité a toujours été mon choix. C'est l'âme même de mon [blog](#).

Pour revenir au domaine strict de mon sujet, je dirai pour conclure ce point que le jeu de la caractérisation a quelque chose de cruel. J'ai dit en commençant qu'elle « *borne, délimite, définit, précise* ». Mais qui ne voit que ces mots sont à double sens ? Ce n'est pas faire un bel éloge de quelqu'un que de dire qu'il est « *borné* », « *limité* », « *fini* ». Quant à « *préciser* », il est de la même racine qu'« *occire* », qui veut dire tuer (ces mots viennent du latin *caedere*, de même sens).

Pour élargir au contraire le texte ainsi emprisonné (« élargir » se dit aussi d'un prisonnier à qui on rend la liberté), il convient souvent sinon de supprimer, du moins de réduire autant qu'on le peut la caractérisation, dans les deux sens du mot que j'ai dits, la lexicale, les signes étant désormais raréfiés, et l'analysante,

la donation de sens parfois proliférante, excessive, étouffante, en refusant par exemple une symbolisation pléthorique. C'est une règle générale dans l'expression.

Je pense à cet empire rhétorique où certains voient une garantie générale d'enrichissement. Les « *fleurs de rhétorique* » croient valoriser, mais souvent elles asphyxient le texte. Voyez *Les Fleurs de Tarbes – ou la Terreur dans les Lettres*, de Jean Paulhan. La rhétorique souvent tourne autour des choses, ne les exprime pas directement. C'est le cas par exemple de la périphrase, qui est circumambulation (l'équivalent latin de ce mot grec est : circonlocution). L'art du peu s'en garde le plus souvent. Il dira simplement « *la lune* », et non « *le char vaporeux de la reine des ombres* », qui voile le sujet, de façon menteuse surtout quand la figure finit par devenir stéréotype ou cliché : voilement – le voile ment.

La rhétorique, art du développement des choses, séduit toujours ceux qui l'ignorent, mais excède ceux qui la connaissent bien : « *Je sais de ces palais tous les détours obscurs...* ». Elle est comme le mariage : ceux qui sont dehors veulent y entrer, et ceux qui sont dedans veulent en sortir. Quand on en a assez de *dire autre chose*, ou peut alors s'occuper de *dire*, simplement, mais aussi *autrement*. Ainsi, quand il pleut, il suffit alors de dire : « *Il pleut* ». – Mais aussi n'importe qui peut le dire. En fait, et là est l'énigme, il y a deux pauvretés : une qui est manque, ignorance, et l'autre qui est choix délibéré, richesse. Le « *Il pleut* » banal est pauvre de ce qui lui manque, et le « *Il pleut* » choisi, riche de ce qu'il refuse. Il renvoie à l'essence de la pluie, et l'expression est véritablement restaurée. Par exemple dans le Midi il ne *pleut* pas, il tombe de l'eau !

Quel bénéfice acquiert-on à la raréfaction des signes ! Combien de fois moins donne-t-il plus ! Ce qui étouffe, étouffe. On respire mieux dans une pièce où le mobilier est minimal. Quand on fait du feu, il ne faut pas entasser les bûches les unes sur les autres, sans interstices entre elles. Il faut au contraire en ménager, pour que l'air puisse passer et pour que le feu prenne. Pareillement dans l'écriture : le texte doit respirer, et pour cela s'alléger du superflu. Le poème par exemple vibre plus quand il y a sur la page beaucoup d'espace blanc autour de lui. Son *aura*, son « *décollage* » tiendront à tous les sacrifices qu'il aura opérés, de même qu'en ballon il faut jeter du lest pour s'élever.

Tout se tient ici. Voyez au Japon l'*ikebana*, ou art du bouquet. Les éléments-signes y sont minimaux, pour que circule mieux entre eux le Souffle ou l'Énergie (le *ki*, équivalent au *Chi* chinois). À côté de cela, n'importe quel bouquet occidental (je pense par exemple à ceux peints par Breughel), donne une très fâcheuse impression d'entassement et d'étouffement : on y perçoit cette *horror vacui*, ou haine du vide, qui caractérise aussi le [kitsch](#), et par quoi même il peut se définir. Opposez de même la luxuriance ornementale et la profusion florale de nos jardins, au laconisme et au minimalisme d'un jardin zen.

La limite évidemment est le Vide, pour lequel selon Valéry sont nos plus profonds regards. Ou dans le langage la tautologie : « *La rose est sans pourquoi*, dit Angéhus Silésius, *elle fleurit parce qu'elle fleurit* ». Ou encore, maximale-ment, le silence. Pensez à celui du mystique, dont le nom même y renvoie (celui qui se tait). De l'essentiel on ne peut rien dire. Dans la théologie dite apopha-tique, on ne peut rien dire de Dieu : on ne peut dire que ce qu'il n'est pas. Là est la piété maximale de l'esprit.

Cependant, comme dit Edmond Jabès, « *Dieu est le silence qu'il nous faut rompre* ». Il faut donc parler, malgré tout. L'essentiel de la question est le *com-ment...*

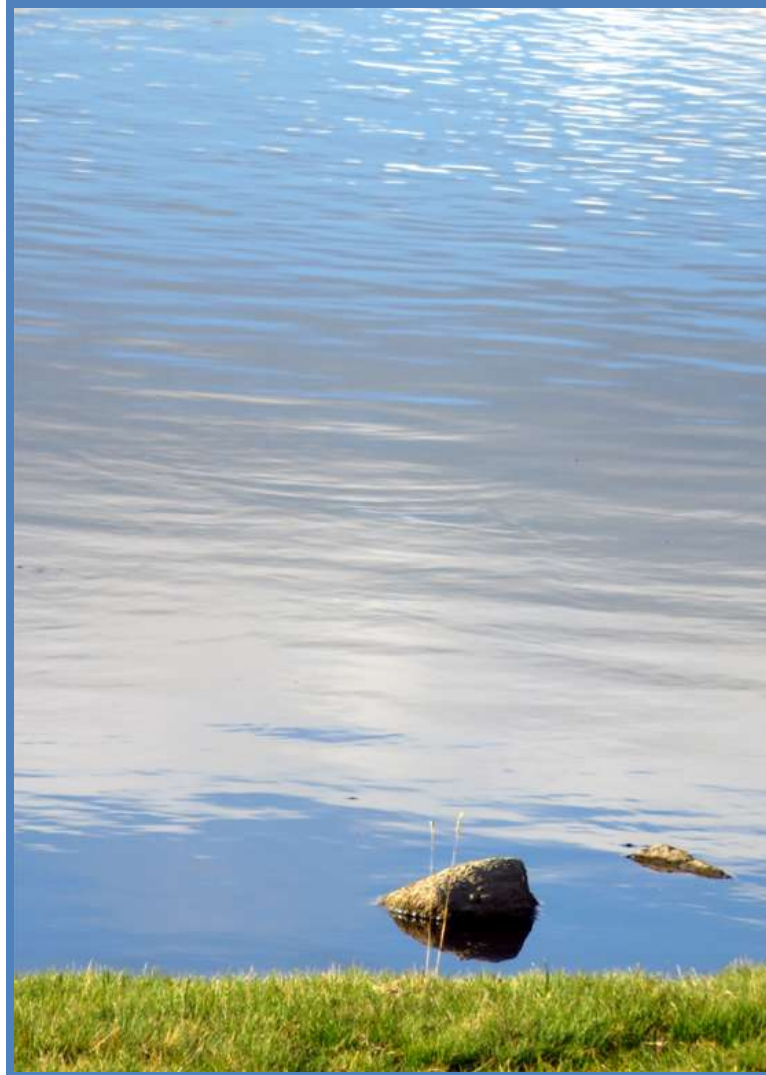
Je vais maintenant illustrer tout ce que je viens de dire en prenant l'exemple du haïku, poème traditionnel japonais, et en proposant pour chaque photo la version de l'art du peu, disons ici orientale, et la version occidentale. Les deux sont à connaître, et nulle n'est, malgré tout ce que je viens de dire, à mépriser.

Ainsi pour Jean Paulhan, dans *Les Fleurs de Tarbes*, le pôle de la rhéto-rique et celui de la Terreur (le refus de la rhétorique) sont des « *pôles des Lettres* ». Chacun a son intérêt. Il y a simplement mouvement oscillatoire entre les deux. On cherche l'ombre quand on a chaud, et le soleil quand on a froid.

### **Illustration : le cas du Haïku**

*Haïku* : Poème classique japonais de dix-sept syllabes réparties en trois vers (5, 7, 5) (Petit Robert). Voir dans Wikipédia sa [définition](#).

Le haïku est un modèle de laconisme. Moins on en dit, plus ce qui reste a de force et de poids. J'ai choisi pour illustrer mon propos des photos maximale-ment dépouillées, elles-mêmes par conséquent laconiques. Elles sont prises au téléobjectif, qui resserre le champ (10-15°), fait voir moins de choses que dans la vision courante (45°), aplatit l'image en supprimant la profondeur de l'espace, donc diminue les moyens de l'expression. On pourrait lui opposer le grand angle, qui multiplie les circonstances et les entours du sujet, donc, pour re-prendre ce qui a été dit, augmente la caractérisation.



1/ Version haïku (laconique, « orientale ») :

*Entre ciel et eau  
Flotte un rocher solitaire  
Souvenir d'été*

2/ Version développée (plus « occidentale » d'inspiration) :

*Entre le ciel et l'eau, souvenir de la terre,  
Un tout petit rocher surnage solitaire  
Tel suis-je dans ma vie flottant parmi mes doutes  
Tant en ai-je vécus tout au long de ma route...*

On notera dans la version 2 l'invasion annexante du moi, qui se met en avant par projection symbolisante, et désir de sens à tout prix. « *L'Occident*, dit Roland Barthes dans *L'Empire des signes, humecte toute chose de sens.* » Il pratique cette donation et affectation de sens comme un missionnaire baptise en

masse les populations. Au laconisme du haïku il faut donc opposer la grandiloquence du poème occidental, sa théâtralité, et sa propension à l'égoïsme (le « tout à l'ego »). Chaque chose aussi pour lui doit avoir sa raison ou raison d'être, *ratio essendi* comme on disait au Moyen-Âge : voir là-dessus *Le Principe de raison* de Heidegger. Dire pour nous est vouloir dire, c'est un des sens du grec *legein*. À cela on peut opposer le sens initial de ce même verbe, celui d'*accueillir*. Le haïku accueille, ne justifie pas.

Le dernier vers ici, « *Souvenir d'été* », pourrait être compris par un Occidental comme la conclusion d'un syllogisme, procédant par majeure / mineure / puis conclusion (Ex. : Tous les hommes sont mortels / Socrate est un homme / Socrate est mortel). – Mais outre qu'il se situe dans la tradition initiale japonaise de toujours rendre compte des saisons, de l'atmosphère (*mood*) propre à chacune d'elle, il peut signifier aussi un élargissement à tout autre chose que ce qui a été dit d'abord. Je pense à l'exercice du *koan* dans le bouddhisme zen. On répond à côté volontairement, pour montrer que la réponse excède toute raison et tout langage, tout *logos*. « *Où est Bouddha ? – Le cyprès est dans la cour.* »

En fait, si « *Souvenir d'été* » pourrait nous amener à y voir la conclusion d'un raisonnement, c'est que nous n'admettons pas volontiers la tautologie, et que chaque chose ne soit et ne dise que ce qu'elle est, rien d'autre. Nous lui préférons l'allégorie (*allo agoreuein* : dire autre chose).

\*\*\*

Autre exemple :





1/ Version haïku (laconique, « orientale ») :

*Entre terre et ciel  
Se dresse un petit arbre  
Pourquoi solitaire ?*

2/ Version développée (plus « occidentale » d'inspiration) :

*Infime notre taille, infime notre place,  
Pourquoi récriminer sur un commun destin ?  
Qu'en sera-t-il de nous achevée notre trace  
Et d'autres après nous suivront même chemin...*

Dans le haïku de la version 1, il y a certes une interrogation, mais rien n'est dit ou suggéré de la réponse. L'important est celle-là, non celle-ci. Les choses doivent rester en suspens. Ce qui baigne dans un faux-jour est plus inté-

ressant que ce qui est en pleine clarté. Un texte essentiel là-dessus est *L'Éloge de l'ombre*, de Tanizaki.

Il me semble qu'une réflexion sur le poème n°1 pourrait mener à des conclusions figurant dans le poème n°2 – pas simplement à celles-là, à d'autres aussi. Il y a danger de limitation dans toute assertion.

\*\*\*

Je conclurai paradoxalement par la réflexion de Flaubert, rappelant toujours en écriture, mais cela vaut pour bien des domaines, « *l'ineptie de vouloir conclure* »...

### ***Pour approfondir***

On pourra se reporter sur ces questions à mon ouvrage électronique multimédia, [\*Cours de stylistique en 99 leçons\*](#).

**Conférence faite à Lunel (34),  
pour une Journée de la Poésie,  
le 26 septembre 2015**

**© Michel Théron, 2015**